L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 8 JUILLET 1894.

LA PATRIE.

Messieurs les Editeurs,

Devant certaines doctrines, favorisées du reste par les progrès matériels et par les découvertes de notre siècle, par l'industrie, par le commerce, par l'échange, par la circulation rapide des idées et des produits dans le monde,—doctrines d'internationalisme qui pourraient bien se rattacher au principe chrétien si elles avaient un caractère de grandeur morale qu'on ne leur trouve pas toujours —l'on peut bien se demander parfois si l'idée de patrie ne se transforme pas dans les esprits, si la patrie ne devient point pour beaucoup le *ubi bené ibi patria*, et si le patriotisme, cette grande vertu de tant de héros illustres ou ignorés, glorifiés ou inconnus, de tous les rangs, de toutes les classes et de toutes les conditions sociales, ne s'en va pas comme une vertu du passé et comme une vertu désormais inutile.

Il en est beaucoup à cette heure qui nient la patrie beaucoup trop.

Car si vous avez cette vertu de moins dans le cœur,—ce *devoir*, dirons-nous, pour ne pas dire cette *religion*—grandiesses vous véritablement en force, en puissance, en intelligence, en moralité, en dignité et même en liberté? Etes-vous réellement plus homme et meilleur, plus citoyen du monde pour être le citoyen de nulle part; et votre individualité, désormais sans nom, sans caractère précis, qui ne se rattache à rien, perdue dans une humanité confuse et mal définie, ne subira-t-elle pas, dans l'amoindrissement du devoir et dans l'inertitude du droit, l'amoindrissement de l'homme noyé dans la foule et qui finit par ne plus se connaître lui-même?

Il n'est pas dans la nature de l'homme d'errer ou de vivre errant, puisque l'homme, être intelligent, sociable, né pour la civilisation et pour la vie supérieure, doit travailler, créer, produire, noblement et courageusement s'affirmer dans la famille et par la famille. Et la famille ne doit pas flotter à tous les vents, par tous les chemins, aux hasards du mystère et de l'inconnu, presque sans lois, se semant ou s'éparpillant sans honneur et sans destinée là où la pousseraient les vents, le vagabondage et l'indépendance sans règle et sans mesure. Il lui faut un point fixe, une place pour l'existence et le développement, un cercle qui soit le sien, un rayon dans lequel elle puisse agir, évoluer et vivre dans toute la responsabilité de la conscience et du devoir. Et ce devoir est toujours le premier titre du droit.

La patrie est donc indispensable à la famille, pour ne pas dire qu'elle est elle-même la famille agrandie, élargie, devenue plus auguste par sa grandeur, sa générosité et son rayonnement dans la justice. Ce n'est point un mot creux et vide de sens, sonore seulement comme un bruit de cymbales ou de tambours. Aussi vieux que le monde, il est aussi vrai que lui, et sa vitalité a été démontrée par trop de vertus et par trop d'œuvres, par trop d'héroïsme dans les hommes et par trop de développement dans leur nature, pour que nous admettions que la patrie,—la patrie de la famille, de la race, de la langue, de l'histoire, du travail commun, de l'épreuve commune, du même foyer défendu, du même amour partagé, d'une gloire qui appartient à tous, d'une espérance vivante pour tous, d'une destinée où chacun de nous a sa part de bien-être, d'honneur, de liberté et de justice, voire même de fierté et d'orgueil—puisse avoir des athées.

Si nous l'avons faite belle et noble, courageuse et généreuse, juste et sage, rayonnante dans la lumière et la splendeur, bonne aux autres par sa liberté, son travail et sa civilisation; et si, sans être des Chauvins à l'esprit étroit, trop sensés avec la grande démocratie des temps modernes et du christianisme pour ne point donner à notre esprit et à notre cœur les puissantes ailes du progrès et du génie humain, nous voyons les autres patries et les autres nations la respecter, l'honorer, l'admirer, l'imiter dans ton poème, la suivre dans ses œuvres et dans ses action, porter son témoignage devant l'humanité plus heureuse, plus glorieuse et moins sanglante, pourquoi n'aurions-nous pas la légitime fierté et le patriotique orgueil de ce qu'elle est, de ce qu'elle fait, de sa mission parmi les peuples, de sa puissance, de son rayonnement dans le monde et de son nom acclamé par la reconnaissance et par l'enthousiasme? Une semblable patrie, noblesse véritable, n'oblige-t-elle pas? Avez-vous le droit d'être petits auprès d'elle, de mentir, de trahir, d'être faux, de n'avoir ni courage, ni dévouement, ni vertus? Voudrions-nous parler une autre langue que la sienne, la méconnaître dans ses sentiments et ses principes, l'ignorer dans son histoire et ses bienfaits, la tromper par l'ingratitude du fils irrespectueux, traiter comme une indifférente ou comme une étrangère, ne pas l'aimer aussi que doit être aimée celle que nos aïeux, les Gaulois, dans leur langue attendrie et filiale, nommaient pieusement leur *matrie* ou leur mère? Et si cette patrie est la France, disons-nous—et la *Mater gloriosa*, la mère glorieuse, glorieuse parce qu'elle est libre, parce qu'elle est belle et parce qu'elle est généreuse, ayant accompli de grandes choses et n'ayant point encore terminé sa tâche, fandrait-il donc croire, si elle devenait la *Mater dolorosa*, la mère douloureuse, en du revers, de la défaite, du sacrifice et du pied de la croix, comme elle le fut hier quand le sang de ses fils vaincus tombait sur son front incliné dans une souffrance d'agonie, fandrait-il donc croire, disons-nous, qu'elle est moins droit à notre amour et qu'on pût la frapper encore en se dispensant de tendresse, de respect et de vénération envers elle?

La patrie n'est pas une abstraction. Elle n'est pas une convention. Elle est tout à la fois une idée et un cœur. Et si l'idée l'élève, la place haut dans la conscience et l'honneur, au sommet du droit qui resplendit dans toute la consécration du devoir, le cœur doit aussi l'aimer. Nul ne doit le frapper, nul ne doit l'injurier. Il faut la servir avec sincérité et la défendre avec bravoure. Le sang, qu'on verse en pareil point d'honneur sans crime, devient sacré quand il est versé pour elle, et mourir pour sa patrie vaudra éternellement mieux que vivre en la raillant ou en la reniant. La patrie aura toujours ses héros. Doublement criminel est celui qui lui fait des martyrs, à moins qu'il ne soit irresponsable ou fou. Car toute folie est possible.

Et ne savons-nous pas que la patrie est l'atelier où travaillent et doivent travailler tous les enfants d'une même famille, et que si cet atelier nous manquait, avec ses idées, ses outils, ses matériaux, sa fraternité, sa communauté et sa foi, nous ne saurions rien concevoir de bon, rien réaliser d'utile et de vrai, rien produire de beau et de durable devant la civilisation et pour les générations à venir? Travaille-t-on en plein air, sur les chemins, en courant, sans se connaître, sans s'aider, comme des bohémiens errants, sans demeure, sans foyer et presque sans famille? Est-ce là la liberté? Que sortirait-il de là? Dans ce qui est le désordre, dans ce qui est l'anarchie, dans ce qui est la folle indépendance, dans ce qui flotte au hasard, sans règle, sans loi, sans garantie, ou bien au gré des passions qui s'affranchissent de tout devoir moral et deviennent ainsi la force brutale et la violence, il n'y a pas d'œuvre sérieuse. C'est un retour à la barbarie et même au-delà.

Oui, la patrie existe et doit exister.

Et cependant, comme nous le disons en commençant, par certaines doctrines que nous croyons fausses, l'idée de patrie semble s'affaiblir chez beaucoup d'hommes, et le sentiment en devient moins vivant, moins puissant et moins cher. La croyance en elle subit des doutes. La foi n'en est plus aussi héroïque et ardente. Comme au vent du matérialisme chez ceux qui en sont les heureux, perdu bien de révolte et de désespoir chez ceux à qui manque le bien-être et qui souffrent dans une société où l'égoïsme lutte contre la justice, paraît la diminuer et s'amoindrir, sinon la glacer ou l'éteindre. On sent qu'elle n'est plus aussi haut dans le cœur et dans l'esprit. Ou l'a, par nos temps sans grandes croyances morales, de matérialisme, redisons-nous, de jouissances multipliées et pressées, de bourse, de banque, d'affaires et de politicaillerie d'avocats, —politicaillerie qui n'a rien de la science sociale—fait descendre de son sommet, abaissée à un niveau qui cesse d'être héroïque, écourtée et rognée dans la puissance de ses ailes et de ses vertus. Est-elle encore et toujours à la place d'honneur, est-elle parfois plus bas, à la latitude de la poche ou de la bourse, selon le goût des satisfaits, des conservateurs absolument hostiles au mouvement qu'ils croient injuste ou dangereux, de ceux qui, comme *bonti pensérieux*, oublient qu'ils n'ont pas toujours été ainsi et qu'il peut se trouver dans notre société et notre civilisation,—société et civilisation qui ne sont point encore parfaites—des *non possidentes* dont les droits reconnus, malgré certaines libertés fort précieuses sans doute et qu'il ne convient pas d'abandonner, pourraient bien être encore des illusions ou des espérances plutôt que des affirmations et des réalités?

Nous ne savons pas.

Mais la patrie, qui doit être juste, doit être sacrée. Et serait-elle injuste qu'elle serait encore sacrée.

Car la justice doit venir d'elle.

J. GENTIL.

Dernières Nouvelles.

Ce que tous les gens sensés prévoyaient est arrivé. Il y a eu effusion de sang humain. Nous ne pouvons encore donner exactement le nombre des victimes; mais il dépasse la vingtaine.

Le fait prouve une fois de plus qu'en temps de crise morale et politique, le premier devoir des autorités est d'agir promptement.

Nous ne connaissons aucune qualité difficile à acquérir comme celle de la justesse du coup d'œil en pareille occurence. Nous nous en rapportons entièrement au jugement d'un homme comme le général Miles.

"Je suis tout à fait désolé de ce qui vient d'arriver, a-t-il dit, mais les personnes atteintes, les victimes sont les seules à blâmer."

Les troupes ont fait preuve d'une patience extrême; elles ont été d'une longanimité telle que les émeutiers se sont imaginé, qu'elles n'oseraient jamais tirer. Ce qui a été fait était nécessaire.

Du moment que la populace est convaincue que l'on n'hésitera pas à tirer sur elle, elle se dispersera et tout sera fini.

LOUISIANE.

Nous lisons dans le *St Mary Vindicator*, les renseignements suivants, sur les améliorations opérées dans la raffinerie Caffery, à Franklin. On y va établir un double moulin à sept cylindres, qui doublera la capacité de cette institution colossale, elle pourra consommer 1,500 tonnes de cannes par jour. Ce sera bien, cette fois, la plus grande raffinerie des Etats-Unis. Elle a notablement été utile à tous nos environs; elle a distribué à droite, à gauche, d'énormes sommes d'argent; elle a donné de l'emploi à un nombre très grand de travailleurs.

Etonnante, vraiment, nos planteurs; la situation qui leur est faite par la Congrès ne les effraie pas; ils ne reculent pas devant la dépense et les améliorations les plus coûteuses.

Ainsi, nous voyons dans une correspondance de West Baton Rouge au *Sentis*, d'Iberville, que Poplar Grove fait monter un nouveau moulin qui ne coûtera pas moins de $40,000. M. Hill juniior vient, de son côté, de faire une dépense de $15,000 pour améliorer sa sucrerie.

—Voici encore quelques notes sur les récoltes de la paroisse Ascension, rive ouest:

Tout près de la ligne inférieure de cette paroisse, se trouve Sunny Side, l'ancienne plantation Richardson, il y a une assez belle récolte de cannes.

Point Houmas appartient maintenant à la veuve de M. J. C. Cofield, et est remarquablement bien cultivée. Il y a 217 acres de plant dont 100 d'automne, 200 de souches de première année, 78 de deuxième année; une abondante récolte de maïs, malgré la saison défavorable; de nombreuses améliorations sur cette propriété.

Riverside, à M. J. Teller, a 250 acres de plant: 175 de souches de première année, 50 de deuxième année, 325 de souches. Tout y est en bon état' malgré les temps défavorables aux produits de la terre.

Stella, à MM. Jacob frères, a 145 acres de plant, 160 de souches de première année, 59 de souches de deuxième année, 52 de maïs et de pois. La, comme partout ailleurs, on constate avec regret les mauvais effets de la saison détestable que nous avons eue si longtemps; mais depuis quelque temps, les pousses sont très rapides.

Peytavin qui se compose de l'ancienne propriété Peytavin, Persévérance et Darpée, appartient à MM. B. Lemann et frères. On y trouve 468 acres de plant, 495 de souches de première année, 105 acres de canne et 325 de maïs.

Malgré le mauvais temps, les champs de cette habitation n'ont pas trop mauvaise aspect; ils rapporteront plus qu'on ne pourrait l'espérer.

POURQUOI

Fidelma-nous tel la plus grande somme d'affaires, comme marchands de pianos? C'est facile à expliquer. Dans les temps les plus durs nous ne sommes pas atteints. Nous vendons les meilleurs instruments aux prix les plus raisonnables et aux conditions les plus avantageuses pour l'acheteur. Nos pianos donnent pleine satisfaction. On comprend aisément qu'on a tout à gagner à les acheter.

JUNIUS HART.
1,001, et 1,003 rue du Canal.

Excursion à Galveston, Texas, par le Crescent City Excursion Club, Limited.—Prix $10 00; de la Nouvelle Iberie, $8; de Lac Charles, $6; enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.

Le train partira de la gare du chemin de fer Southern Pacific, au pied de la rue Esplanade, lundi, 16 juillet 1894, à 5 heures A. M.; d'Algier, à 5:25 A. M.; de Gretna, à 5:33 A. M. Le retour de Galveston, samedi, 21 juillet 1894, à 7:30 A. M.

Le train s'arrêtera en allant et en revenant à Gretna, Raceland, Lafourche, Lobherir, Morgan City, Patterson, Franklin, Jeanerette, Nouvelle Iberie, Cades, Lafayette, Rayne, Crowley, Jennings, Lac Charles, Orange, Beaumont et Houston.

Pour billets ou informations s'adresser à Chas. L. Wirth, 15 et 17 rue St-Charles.

Amples arrangements pour hôtel. Bains de mer délicieux.

Comme médecine de famille les Pilules d'Ayer n'ont pas de rivales; elles extirpent la maladie comme par magie.

Les futures villégiatures:

—Où allez-vous cet été?

—Je ne sais pas. Et vous?

—Je l'ignore.

—Bah! Nous nous y retrouverons peut-être.

L'écrivain X.... disait, hier, à un journaliste de ses amis:

—Je voudrais faire un travail qui ne fût pas banal, que personne ne songe à faire.

—C'est bien simple, faites votre éloge.

Une mauvaise langue habille de la belle façon de Mme X.... qui passe pour avoir mené une existence assez mouvementée.

Quelqu'un prend sa défense.

—Enfin, elle a rendu son mari très heureux.

—Oh! oui, au jeu.

L'auteur dramatique X.... rencontre un de ses amis, et lui parle longuement de sa pièce nouvelle.

—Croyez-vous que ce soit un succès? lui demande-t-il d'un ton qui exige une réponse affirmative.

—Certes, répond l'autre. Du reste, je n'ai encore entendu faire que des éloges de votre pièce.

—Ah! vraiment? Qui donc vous en a parlé?

—Mais vous, mon ami.

Petite question aussi simple que géographique.

—De quel pays sont les nègres?

—!!!

—Ils sont des bords de la mer Noire!!!

Restaurant en plein air:

—Allons! bon, encore une limonade dans ma salade.

—Chut! Taisez-vous, fait le garçon. Si le patron vous entendait, il serait dans le cas de vous marquer sur l'addition une portion d'escargots.

Les Plus Grands Honneurs ont été décernés, au World's Fair, au

DR. PRICE'S CREAM BAKING POWDER

LA PLUS PARFAITE FABRIQUE.

Une poudre de crème de tartre faite du raisin par, sans ammoniaque, alun et autre ingrédient frelatant.

6 AN D'ÉPREUVE.

La meilleure de toutes les poudres-levain.—Dernier rapport du gouv. des E.-U.

Royal Baking Powder

Absolument Pur.

Chronique de la Ville.

Nouvelle-Orléans, 8 Juillet 1894.—Indications pour la Louisiane—Temps: Averses locales; vents variables.

Température du 7 juillet 1894.
Thermomètre E. A. L. GLAUDIN, Opticiens. No 142 rue du Canal.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin.....	84	26
Midi.....	92	30
3 P. M.....	90	29
6 P. M.....	86	27

Mariages, unionnaces et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES.—Charles Thomas à Mlle Pauline Wipf; John Jackson à Mlle Nora Chandler; Emile Jones à Mlle Marie Brooks; Gustave Acosta à Mlle Louise Cunningham; Joseph Wilkinson à Mlle Clémence Boutté; John Tones à Mlle Alice Powers; DeWitt J. Muttall à Mlle Julia Stein.

NAISSANCES.—Mme Eugène Weems, un garçon; Mme James L. Champagne, un garçon; Mme Jules Rhodes, un garçon; Mme Wm. Leach, une fille; Mme Frederick Heerkamp, un garçon; Mme Henry Graiser, un garçon; Mme Carlo Alfonso, une fille; Mme Wm. Heap, une fille; Mme Harry Lanzner, Jr., un garçon; Mme Ferdinand E. Lanze, une fille.

DÉCÈS.—Siméon Lambert, 56 ans, 631 rue Orléans; Mme Veuve Louis Bordas, 72 ans, coin Urquhart et Marigny; Henry Sevell, 38 ans, Louisiana Retreat; James Flynn, 42 ans, 379 rue Annunciation; John Craig, Sr., 83 ans, 393 rue Barcune; M. Edward Bienvenu, 29 ans, Chef Monteur.

Ventes Inscrites au Bureau des Aliénations.

P. Kiernan à B. M. Tillier, deux terrains bornés par les rues Canal, Douane, Napoléon et Alexander, $2 400.

Dr E. S. DePoincy à Mme R. Monat, un terrain borné par les rues Urquhart, St-Bernard, Villeré et Annette, $2,200.

Mme D. L. Mitchel à J. Bunol, un terrain borné par les rues St Charles, Prytanée et Calliope, $3,000.

L. Schaff et al. à V. Schaff, un terrain borné par les rues Havane, Abondance, Trésor et Wareaw, $1,000.

Mme Jas Porter à Mlle A. Barrière, un terrain borné par les rues St-Antoine, Royale, Chartres et Ste-Anne, $1,850.

La même à V. del Valle, un terrain dans le même ilet, $1,650.

La même à P. Beroud, un terrain dans le même ilet, $3,750.

S. Henderson Jr. à E. E. Smith, trois terrains bornés par les rues Léontine, Camp, Valmont et Magazine, $1,200.

E. C. Smith à Mme L. McNell, une portion de terre dans le même ilet, $2,400.

G. Boser à L. Heim, un terrain borné par les rues Upperline, Jersey, Tchoupitulas et Robert, $400.

Firemen's Building Association à Wm. Bernard, une portion de terre dans l'ilet borné par les rues Rocheblave, Conti, Bienville et Conti, $1,400.

La même à M. Gosselin, deux terrains bornés par les rues Rocheblave, Columbus, Dorgenois et Kerlerec, $3,200.

Nathan Berg à la Mutual Building and Homestead Association, un terrain borné par les rues Carondelet, Delachaise, avenue de la Louisiane et la rue St-Charles, $1,000.

Mutual Building and Homestead Association à J. P. Mullaney, même propriété, $1,200.

M. J. Roth à Wm. C. Beauvais, trois terrains bornés par les rues Annonciation, Webster, Laurel et Henry Clay, $645.

John Mahner à John T. Benedict, deux terrains bornés par les rues Napoléon, Berlin, Green et St-David, $600.

L'Etat à T S. Underwood, l'ilet borné par les rues St-Jean-Baptiste, Treizième, Mary et Martha; l'ilet borné par les rues St-Mary, Quinzième, Martha et St-Louis, $105.

L'Etat à P. S. Catrington, vingt-deux terrains bornés par les rues Hamilton, Dixième, Nelson et Laurel; huit terrains bornés par les rues Dixième, Mary, Monroe et Nelson, $20; deux terrains bornés par les rues Leonidas, Jefferson, Neuvième et Dixième, $3; quatre terrains bornés par les rues Laurel Grove, Napoléon, Hamilton et Neuvième, $3.

L'Etat à R. Tanneret, neuf terrains bornée par les rues Laurel Grove, Treizième, Hamilton et Colapissa, $3 50; un terrain borné par les rues Lowerline, Bernadas, Forshey et Quinzième, $21.

L'Etat à John Albrecht, un terrain borné par les rues Wiley, Pitt, Pitms, Short et Quatrième, $21; deux terrains bornés par les rues Septième, Jefferson, Leonidas et Green, $26; un terrain borné par les rues Esther, Hillary, Clinton et Ann, $11; un terrain borné par les rues Esther, Millandon et Clinton, $11.

L'Etat à H. L. Zander, un ilet borné par les rues Clay, Pritchard et Railroad, $13; un demi ilet borné par les rues Upperline, Live Oak, Treizième et Railroad, $7; six terrains bornés par les rues Colapissa, Jackson, Mary et Treizième, $10; un terrain borné par les rues Washington, Bernadotte, Cohn et Septième, $7.

Le même à J. R. Bres, trois terrains bornés par les rues Carrollton, Treizième, Dublin et Colapissa, $4; un terrain borné par les rues Treizième, Dublin, Colapissa et Carrollton, $4.

L'Etat à Mme C. Stokes, trois terrains bornée par les rues Hamilton, Nelson et Laurel Grove, $11; deux terrains bornés par les rues Nelson, Madison, Cambronne et Gusième, $15.

S. Otert à Ed. Claudel, un terrain borné par les rues Canal, Douane, Génois et Télémaque, $750.

John Jacquet à P. Jacquet, un terrain borné par les rues Douane, White, Bienville et Broad, $1,000.

H. H. Ward au New South Building and Loan Association, un terrain borné par les rues Jackson, Philip, Fulton et Rousseau, $2,500.

New South Building and Loan Association à Mme James Pendergrast, la même propriété, $1,500.

Mme Adèle Williams au Mutual Loan and Building Company, un terrain borné par les rues Burthe, Hilliary, Troisième et Adams, $450.

A. Paul à Robert Riculé, une portion de terre bornée par les rues Télémaque, Douane, Bienville et Cortes, $556.

W. Pickett à Jacob Voelkel, un terrain borné par les rues Howard, Philip, Jackson et Freret, $500.

Mme Fred. Huff à W. A. Mysing, quatre terrains bornée par les rues Joséphine, St André, St-Thomas et Chippewa, $1,000.

P. Flood à Thomas Wilcook, un terrain borné par les rues Milan, Annonciation, Laurel et Magnolia, $700.

Mme J. Bennard au même, deux terrains bornée par les rues Général Taylor, Laurel, Constance et Austerlitz, $1,000.

E. A. Williams à la A. B. L. and T. S. Association, un terrain borné par les rues Hampson, Adams, Deuxième et Burdette, $750.

A. B. L. and T. S Association à E. A. Williams, la même propriété, $1,223.

Succession de Joseph Billgery à B. Dufour, une portion de terre bornée par les rues Valmont, St David, St-Patrick et Bouscaut, $1,025.

J. Cassa à J. St-Martin, un terrain borné par les rues Dumaine, Decatur, Madison et Chartres, $500.

C. R. Thompson et al. à Mme N. N. Thomson, deux terrains bornée par les rues Austerlitz, Constance, Laurel et Général Taylor, $1,500.

Wm. Hervea et al. à H. L. Loomis, Jr., deux terrains bornés par les rues Annette, Derbigny, New St-Bernard et Roman, $1,500.

H. L. Loomis, Jr., à Mme M. Hervean, même propriété, $1,500.

Mme Adam Thompson à la Citizens' Bank, neuf terrains bornée par les rues Tchoupitoulas, Julia, St-Joseph et Commune, $9,000

L'Etat à J. W. Gaines, dix terrains bornée par les rues Hamilton, Laurel, Grove et Napoléon, $19.

Le même à M. Stolpenthaler, un terrain borné par les rues Long, St-George, Delachaise et Louisiana Avenue, $92.

Le même à J. O. Théard, un terrain borné par les rues Neuvième, Léonidas, Jefferson et Dixième, $13 50

Le même à J. W. Gaines, deux terrains bornée par les rues Dublin, Calapissa, Carrollton et Treizième, $22.

Le même à C. T. Keleko trois terrains bornée par les rues Cambronne, Madison, Neuvième et Dixième, $26 50.

Le même au même, dix terrains bornée par les rues Colapissa, Jackson, Holly Grove et Quatorzième, $8

Le même à Mme C. Stokes, un terrain borné par les rues Jackson, Mary, Cohn et Elizabeth, $17.

Le même à Mme H. Toledano, deux terrains bornée par les rues Bardette, Adams, Nelson et Dixième, $16.

Le même à A. G. LaPide, quatre terrains bornée par les rues Foshey, Quatorzième, Madison et Cambronne, $4.

L'Etat à Isidore Simon, huit terrains bornée par les rues Live Oak, Treizième, et Railroad, $5.

LA GRÈVE.

A la Nouvelle-Orléans, la tentative des émissaires de Debs d'intéresser les employés de chemins de fer à la situation et de les faire participer à la grève a échoué. Tous les trains sont entrés en gare et partis aux heures accoutumées, sans intervention de la part des employés, et ceux de l'Illinois Central qui s'étaient hâtés de se joindre au mouvement, sont retournés hier matin au travail.

La plupart des employés de la Compagnie de l'Illinois Central sont membres de la Brotherhood R. R. Trainmen U. dont les membres ont reçu l'ordre de ne pas se joindre au mouvement. Il n'en est pas de même des hommes de la Compagnie du Southern Pacific, qui appartiennent au A. R. U. et qui seront obligés de quitter s'ils en reçoivent l'ordre, ils prendront cette décision à regret, car ils n'ont pas à se plaindre, mais ils disent qu'une Union est impuissante sans le secours des autres, et qu'ils peuvent se trouver un jour obligés de demander l'appui de leurs camarades du Nord.

En résumé, les ouvriers de la Nouvelle-Orléans ne désirent nullement la grève et l'éviseront autant que possible.

Hurley, Harrison et Sperry, les trois meneurs qui ont été arrêtés, ont camparu hier matin devant le commissaire des Etats Unis.

Hurley et Sperry qui avaient été arrêtés la veille au soir ont été transportés en voiture de la prison de paroisse au tribunal, et Harrison s'est constitué prisonnier, à la requête de l'agent Griffin chez lequel il avait pris logement.

Tous trois sont accusés d'avoir essayé d'interrompre le commerce du port à la Nouvelle-Orléans.

Ils ont nié leur culpabilité, et leur cautionnement a été fixé à $15,000 chacun. Ils ont demandé à être jugés immédiatement, mais l'affaire a été remise à jeudi prochain. On dit que O'Malley a reçu de Chicago l'ordre de s'occuper de trouver le cautionnement des trois prisonniers.

Descente de police.

La police a opéré une nouvelle descente au local de la Louisiana State Loan and Trust Co, No 13 rue Union. Les detectives ont arrêté L. A Gourdain, qui était venu leur ouvrir, et D. Conreier et K. Gourdain, qui l'avaient suivi. Les autres employés ont fermé la porte, mais tantôt que les prisonniers étaient sommés au parloir, les détectives qui étaient restés sur les lieux se sont procurés une barre de fer à l'aide de laquelle ils ont enfoncé les portes. Les employés avaient disparu, mais tous les objets servant au tirage de la loterie, billets, listes et une volumineuse correspondance, ont été saisis et emportés au poste de police.

Vol.

Mme Keller étant allée trouver au poste de police le capitaine Barrett pour lui annoncer que son fils, Mme Mitchell, qui habite coin Deuxième et Annonciation, avait été victime de vol d'une bague en diamant et d'une pièce d'or de $10.

Il lui a été impossible de donner d'autres détails sur le vol, mais elle a dit que Mme Mitchell s'était rendue à son service une jeune négresse qui était sur le point de la quitter. Ce fait a éveillé l'attention des agents qui sont allés chez Mme Mitchell et ont arrêté la négresse, une enfant de 12 ans.

Celle-ci, après bien des hésitations, a fini par avouer qu'elle était l'auteur du vol, et a dit avoir caché la pièce d'or sous le hangar de Mme Mitchell, et avoir fait cadeau de la bague à une négresse de Carrollton nommée Florence. Un agent a été envoyé aussitôt à Carrollton à la recherche de Florence, mais n'ayant pas pu la trouver il a informé le chef de la police de cette localité des faits et a obtenu de lui la promesse qu'il arrêtera Florence le plus tôt possible.

Dans la soirée, il est arrivé en effet au poste de 8me precinct avec la négresse et la bague.

Cour Civile de District.

E. A. Carrère contre Diego Sunseri, en recouvrement de $600.

Ravage en briques vitrifiées.

M. G. de Jaham, qui prend un vif intérêt aux améliorations publiques, s'occupe activement, depuis quelques jours, de solliciter des signatures à une pétition qu'il se propose d'adresser au Conseil de Ville. Il s'agit du pavage des rues St Claude, Trémé, Robertson, Claiborne, Kerlerec et Columbus en briques vitrifiées reposant sur une couche de ciment de Portland. Les propriétaires des rues mentionnées se prononcent unanimement pour cet excellent mode de pavage et reposnent avec non moins d'unanimité le *gravel* qui ne donne que bone et poussière.

Nous espérons que leur pétition sera favorablement accueillie. La brique vitrifiée, qui est recommandée par M. Joseph Albrecht, de la Monnaie des Etats-Unis, M. Sydney F. Lewis, l'ingénieur d'Etat, et bien des autres autorités compétentes, possède toutes les qualités du granit, en coûtant beaucoup moins cher. Elle a été adoptée par nombre de villes américaines qui s'en sont fort bien trouvées. Il y a dans ces villes des rues pavées depuis vingt ans qui n'ont jamais eu besoin de réparations.

La brique vitrifiée n'absorbe pour ainsi dire pas d'humidité et résiste admirablement au poids et à l'ébranlement des véhicules.

Empoisonnement.

Hier matin à 9 h. 30, Jo Hoffman, âgé de 30 ans, et habitant au No 32 de la rue Pologne, a pris par erreur, une dose de créosote au lieu du médicament qui lui avait été prescrit. Le Dr Pollock a été appelé et a mis le malade hors de danger.

Le feu.

Hier matin à 2 heures, le feu a pris au No 119 de l'avenue Jackson, chez M. Paul Lafont, marchand de tabac. L'immeble a été endommagé pour $50.

Noyé.

F. Collier, un gamin de 13 ans, qui se baignait dans le Vieux Bassin, coin Rendon, s'est noyé. Le corps, repêché peu après, a été transporté à la Morgue.

Division No 19 A. O. H.

Cette société donnera un *smoker* au St-Stephen's Hall, coin des rues Berlin et Chestnut, mercredi prochain, 11 juillet. Tous nos remerciements pour l'obligeante invitation adressée à l'ABEILLE.

MENUS FAITS.

—Dans notre compte rendu de la distribution des prix au Couvent du Mont Carmel, nous nous sommes trompés en disant que cette institution avait pour supérieure la Mère Hyacinthe. La supérieure est la Mère St-Bernard.

Sur les bords de la Seine.

Julien pêche inutilement depuis quatre heures du matin; il va être onze heures. Julien est furieux.

Madame vient le prévenir que la table est servie.

—As-tu pris quelque chose, mon ami?

—Quelle sotte question! Tu sais bien que je ne prends jamais rien avant le déjeuner!

Le petit de la Panne, à qui l'on dit ses nombreux créanciers réclame un peu vivement son dû, se fâche tout rouge.

—Puisque c'est comme cela, s'écrie-t-il, vous n'aurez pas un sou, et je vous ferai voir de quel bois je me chauffe.

—Si ça vous était égal, riposte l'autre, je préférerais voir votre braise!

Malaria kept off by taking Brown's Iron Bitters.

BULLETIN Télégraphique.

LA GRÈVE

Le commerce paralysé.

La police, la milice et les troupes des Etats-Unis sont impuissantes à rétablir l'ordre.

Malgré la présence des troupes des Etats-Unis et de cinq régiments de milice, les grévistes sont maîtres des trois quarts des lignes ferrées qui aboutissent à Chicago, et le commerce continue à être paralysé.

Le trafic est complètement suspendu et peu de lignes ont à même de faire partir leurs trains. La station de Dearbon est déserte et à la merci des grévistes. Le Michigan Central et l'Illinois Central ont été forcés de suspendre le service de leurs trains et il est probable qu'il ne sera pas repris avant quelques jours. Le Chicago & Alton est bloqué à Kansas City.

A 10 heures du matin, on a reçu avis du Grand Trunk que les grévistes se dirigeaient en bande vers les ateliers de la compagnie, probablement dans l'intention de les incendier. Un inspecteur de police a été immédiatement envoyé sur les lieux et des escouades d'agents ont été dépêchées aux gares des rues 47me et 49me, où on craignait que les trains envoyés pour déblayer les voies, ne fussent incendiés.

Des scènes de violence se sont produites sur la ligne de Burlington; plusieurs wagons ont été renversés, mais la police a réussi à disperser la foule.

Sur toute la ligne, entre les rues 39me et 55me, des agents de police ont été placés avec l'ordre de tirer sur la première personne qui toucherait à la propriété des compagnies.

Les incendiaires ont commencé leur œuvre de destruction sur la ligne du Burlington & Quincy, à Crawford. Douze wagons ont été brûlés au lever du jour.

A 8 heures du matin, 500 grévistes se sont emparés d'un train envoyé pour déblayer les voies. Les employés qui avaient chargé de ce train ont pris la fuite.

Le président Debs a reçu copie d'une injonction émise contre lui.

On attend dimanche à Chicago l'arrivée du président Gompers de la Fédération Américaine du Travail. On croit que ce dernier fera des ouvriers, sans distinction de corps de métiers, un appel donnée, ce qui augmenterait l'élément turbulent à tel point qu'il serait très difficile d'en venir à bout.

Le feu a exercé ses ravages parmi les hangars des compagnies et les parcs à bestiaux, sur une longueur de trois milles. Tout ce qui était combustible a été détruit, wagons, cabanes d'aiguilleurs, hangars, marchandises, etc.

Les agents de police gardent les voies sur le rivage du lac et on se prépare à expédier des trains de viande dans l'Est. Lorsque les voies auront été déblayées et que les trains seront prêts à partir, les troupes, la milice et la police seront réunies pour les protéger.

A San Francisco, les grévistes ont tenu un mass meeting très enthousiaste. Des résolutions ont été adoptées par lesquelles l'appui moral des ouvriers de San Francisco est promis aux grévistes. Ces résolutions condamnent toute intervention des troupes des Etats Unis et demandent la révision du système de service militaire de telle façon que ceux qui possèdent le plus de propriétés soient appelés les premiers dans la milice et leurs fils envoyés les premiers en cas de guerre et d'insurrection.

Une dépêche de Tacoma, Wash., dit que 20 coups de carabine ont été tirés sur un train par des grévistes, mais que personne n'a été blessé. La division des A. R. U. du Colorado, a décidé de ne pas se joindre aux grévistes.

Les députés shérifs de Denver ont reçu l'ordre d'arrêter tous les individus qui paraîtraient être des meneurs. Les grévistes ont déclaré qu'ils ne se laisseraient pas arrêter à moins que les députés shérifs ne soient porteurs de mandats d'amener.

Un employé du Union Pacific, qui était depuis 17 ans au service de cette compagnie, à Denver, et qui avait été obligé de quitter le travail, en a conçu un certain regret et il a mis fin à ses jours.

A Spring Valley, Ill., des Lithuaniens, hommes, femmes et enfants se sont rénnis devant l'entrepôt d'une compagnie de charbon et ont cassé les vitres à coups de pierres. Les portes ont été enfoncées et ils ont envahi l'établissement, emportant tout ce qui leur est tombé sous la main.

Le magasin contenait pour $40,000 de stock dont il ne restait plus trace après le passage des pillards. La police n'est pas intervenue, car ces gens étaient sans ressources et avaient tellement besoin de se procurer des aliments, qu'ils n'auraient pas hésité à assassiner pour arriver à leurs fins.

A Pittsburg, les ouvriers sont toujours au travail, mais il est probable qu'ils le quitteront d'un moment à l'autre.

Le général Schofield a donné l'ordre d'envoyer des troupes sur toute la longueur de la ligne du Northern Pacific, qui est une ligne militaire et postale. Des mesures semblables seront prises pour toutes les lignes du Pacifique.

Le trafic est nul sur le Big Four, et la situation reste la même à Cleveland.

On écrit de St-Louis que pour la première fois depuis que la grève a été déclarée on n'est livré à la violence dans le voisinage de Moberly. Après minuit, 200 grévistes ont cerné un train de voyageurs du Wabash et ont obligé le mécanicien et le chauffeur à abandonner leur poste.

L'affaire ayant été portée à la connaissance des autorités, un mandat d'amener a été lancé par la cour des Etats-Unis contre le chef de la bande, ainsi que 200 mandats en blanc qui ont été envoyés à Moberly par train spécial.

La police a été reçue à coups de revolver à Chicago, alors qu'elle voulait protéger la propriété du Panhandle, au pied de la 50me rue. Elle n'a pas répondu à cette fusillade, mais par des charges répétées, elle a réussi à disperser les manifestants.

De leur côté, les troupes ont tiré sur une bande d'individus qui s'étaient réunis près des gares du Monon, avec l'intention de les détruire. Un des grévistes a été blessé.

A Spokane, les trains sont bloqués, mais les troupes ne seront envoyées sur les lieux que lorsque les autorités locales auront épuisé tous les moyens à leur disposition.

A Nashville, la grève a été déclarée, mais les trains ont quitté les gares comme de coutume. Plusieurs loges affiliées avec le A. R. U. vont se réunir pour décider des mesures à prendre.

A Chicago, les autorités fédérales ont décidé